



Master

2017

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

La Malinche : Interprète d'un nouveau monde

Blatter, Lionel

How to cite

BLATTER, Lionel. La Malinche : Interprète d'un nouveau monde. Master, 2017.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:97961>



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

FACULTÉ DE TRADUCTION
ET D'INTERPRÉTATION

LIONEL BLATTER

La Malinche

Interprète d'un nouveau monde

Mémoire présenté à la Faculté de Traduction et d'Interprétation

Pour l'obtention du MA en Interprétation de Conférence

Directeur de mémoire : Lucia RUIZ ROSENDO

Juré : Manuela Motta

Mai 2017

COORDONNEES DE L'ETUDIANT

Lionel Blatter

Rue du Chanoine-Berchtold 30

1950 Sion

lio_blatter@hotmail.com

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier ma directrice de mémoire, la Professeure Lucía Ruiz Rosendo pour ses précieux conseils, sa bienveillance et sa disponibilité.

J'aimerais également remercier Laetitia Dumoulin dont l'œil de condor a été d'une aide inestimable dans la correction ce travail.

Table des matières

1. INTRODUCTION	6
2. MALINTZIN ET L'HISTOIRE	9
3. LA CONQUÊTE DU MEXIQUE	11
3.1 DÉROULEMENT	11
3.2 LA RENCONTRE DE DEUX MONDES	13
4. LA MALINCHE	16
4.1 MALINALLI, AVANT L'ARRIVÉE DES ESPAGNOLS	16
4.2 MARINA, <i>LA LENGUA</i>	18
4.3 LA MALINCHE, APRÈS LA CONQUÊTE	19
4.4 POSITIONNEMENT DE MARINA ENTRE LES DEUX MONDES	19
5. QUESTIONS D'ORDRE LINGUISTIQUE	22
5.1 DEUX LANGUES SANS LIEN	22
5.2 LE RÉCIT DE MARINA	24
5.3 LES RAISONS D'UNE RÉUSSITE ?	26
6. MARINA, INTERPRÈTE ?	28
7. CONCLUSION	35
8. SOURCES	37

Résumé

Le présent mémoire s'intéresse à la vie et au travail de La Malinche, l'une des interprètes de Cortés durant la Conquête du Mexique. Née dans le sud du Mexique actuel et ayant vécu dans les cultures maya et aztèque, La Malinche a été « offerte » aux conquistadors espagnols. Elle s'avèrera une aide précieuse pour faciliter la communication entre les Européens et les Américains. Ce travail propose un résumé du déroulement historique de la Conquête du Mexique ainsi qu'une biographie de La Malinche. Il examine ensuite les divergences culturelles ayant existé entre les Espagnols et les autochtones américains et la manière dont les interprètes de la Conquête ont pu les surmonter, permettant ainsi aux deux groupes de communiquer. Enfin, ce mémoire s'attache à situer le travail de La Malinche dans l'histoire de l'interprétation, en s'interrogeant sur les éventuels liens qui pourraient être tracés entre l'interprétation d'alors et la pratique actuelle.

1. Introduction

La découverte de l'Amérique est, selon Todorov, la rencontre la plus « étonnante de notre histoire », d'une intensité inégalée, entre deux groupes d'humains qui s'ignoraient complètement (1982 : 13-14). La période de la Conquête qui succéda à cette rencontre a eu de nombreuses répercussions tant en Europe qu'en Amérique, sur les plans culturel, social et économique, et a généré des ondes de choc qui demeurent sans doute toujours perceptibles à notre époque.

La conquête de l'Amérique par les Européens a impliqué la mobilisation de nombreux acteurs. Parmi eux se trouvaient des interprètes, d'origine américaine et européenne, qui avaient pour tâche de faciliter la communication entre des langues et des cultures foncièrement éloignées. Leur rôle a été fondamental dans le déroulement de la Conquête. Cependant, rares sont les sources primaires qui témoignent de leur travail de manière précise. En effet, de nombreux interprètes n'apparaissent pas dans les récits des témoins de la Conquête, ou sont brièvement mentionnés, de manière anonyme. Le lecteur des écrits témoignant de la rencontre entre les Européens et les Américains assiste ainsi régulièrement à des scènes qui devraient lui sembler cocasses, où la communication entre les représentants de deux peuples qui ignorent tout les uns des autres se produit sans aucun problème (Alonso, 2003).

A l'inverse, certains interprètes sont devenus des figures historiques. C'est le cas de Jerónimo de Aguilar, de Felipillo ou de la Malinche. Dans le cadre de ce mémoire, nous proposons de nous intéresser à la vie et au travail de l'interprète et compagne d'Hernán Cortés pendant la Conquête du Mexique. La Malinche est certainement l'interprète la plus célèbre de la période qui constitue notre objet d'étude. Cela est sans doute dû à sa biographie ; d'origine maya, la Malinche a baigné dans la culture aztèque avant de travailler au service des Espagnols et d'intégrer en partie leur culture. Son identité cristallise la dichotomie entre hispanisme et indigénisme qui caractérise l'Amérique hispanique ; en d'autres termes, elle préfigure le

Mexique et l'Amérique latine modernes en étant l'une des premières figures métissées du continent (Bastin : 2003). D'autre part, comme le signale González Hernández :

« La Malinche es, a la vez que un sujeto de la historia, objeto de mitificación. Sobre ella se han elaborado diversas versiones populares que han perdurado hasta la actualidad convertidas en leyenda. Se trata de un ser que se ha instalado en la memoria colectiva como un símbolo maldito y ambivalente: es el arquetipo de la traición a la patria y al mismo tiempo la madre simbólica de los mexicanos, el paradigma del mestizaje » (2002 : 41)

Les multiples identités de la Malinche ont généré une grande diversité de textes qui ont, volontairement ou non, bâti une forme de légende.

La figure de l'interprète durant la Conquête de l'Amérique, et particulièrement celle de Marina, nous semble intéressante à plusieurs égards. Nous pensons que l'étude de son rôle dans la Conquête nous permettra de mieux comprendre cette période charnière de l'histoire du monde. En outre, les enjeux, ainsi que le déroulement et les conséquences de la Conquête de l'Amérique nous paraissent fondamentaux pour appréhender certains des problèmes récents et actuels auxquels l'aire hispano-américaine se trouve confrontée.

Mais la motivation principale qui sous-tend notre travail est directement liée au métier d'interprète. Nous aimerions, d'une part, chercher à comprendre précisément comment se déroulait la pratique de l'interprétation entre les Européens et les Américains lors de la Conquête. D'autre part, nous désirons percevoir le défi que constituait la médiation linguistique orale dans un tel contexte, entre des individus aux cultures ne partageant ni une langue, ni une histoire, ni un environnement commun.

Dans la première partie de ce travail, nous commencerons par exposer les faits historiques liés à la Conquête du Mexique par Cortés. Nous tenterons ensuite d'identifier les causes qui ont permis aux Espagnols de progresser rapidement dans leur entreprise, en soulignant certaines des différences culturelles qui caractérisent les deux groupes qui se rencontrent. Nous désirons ainsi poser un cadre général afin de mieux comprendre le contexte dans lequel

Marina a été amenée à travailler. La deuxième partie de notre travail sera consacrée à la vie et au travail de la Malinche. Nous commencerons par exposer sa biographie, avant d'analyser la nature de son positionnement entre les deux « mondes » qui se rencontrent. Ensuite, nous nous interrogerons sur la difficulté de la médiation linguistique entre deux langues issues de cultures très éloignées, comme celle des Européens et des Américains. Pour ce faire, nous nous baserons sur des théories récentes de la linguistique appliquées à la traduction. Un texte de Jakobson sur l'équivalence entre les langues ainsi que des travaux de Baker sur la théorie des récits nous offriront une grille de lecture et d'analyse qui nous permettra d'imaginer à quoi a pu ressembler la tâche des premiers interprètes du Nouveau Monde. Finalement, nous tenterons de situer le travail de Marina dans l'histoire de l'interprétation. Nous nous demanderons si des parallèles pourraient être tracées entre son travail de médiatrice linguistique et celui des interprètes actuels.

Quel est le contexte dans lequel Marina a été amenée à travailler ? Comment a-t-elle fait pour assurer la médiation linguistique entre deux cultures si éloignées ? Comment s'inscrit son travail dans l'histoire de l'interprétation ? Telles sont les questions auxquelles nous nous attacherons à répondre dans notre travail. Nous espérons que celui-ci produira une réflexion sur, d'une part, l'importance de la médiation linguistique dans la conquête de l'Amérique et d'autre part, sur la nature du travail d'interprète. En nous centrant sur le personnage de Marina, nous pensons pouvoir aborder plusieurs thématiques qui s'avèreront certainement enrichissantes en vue de l'exercice de notre profession.

2. Malintzin et l'histoire

L'interprétation est une activité qui a pendant longtemps été considérée comme « allant de soi » et ne méritant donc pas d'attention particulière (Pochhäcker, 2004). Lorsque l'on désire se pencher sur l'histoire de cette discipline, il est nécessaire de prendre en compte plusieurs facteurs. En effet, les sources relatives à l'interprétation sont notamment définies par : 1) la volatilité induite par le caractère oral de cette activité, 2) leur dispersion (les sources mentionnent les interprètes sans s'intéresser strictement à eux et à leur travail) et 3) la subjectivité qui caractérise un grand nombre de textes abordant le travail des interprètes (Alonso, 2008).

En ce qui concerne notre période et notre sujet d'étude, nous constatons qu'il existe des sources primaires. Elles sont principalement constituées de textes (chroniques, lettres, journaux), rédigés par des observateurs de la Conquête qui sont extérieurs au processus d'interprétation (Alonso et Baigorri, 2002, Alonso, 2008). De plus, très peu de ces sources se centrent sur les interprètes (lorsqu'ils et elles sont mentionnés, c'est généralement en qualité de personnages secondaires) et encore moins sur leur travail. Les témoins de la Conquête ne pouvaient en outre pas évaluer le contenu des interprétations, dans la mesure où ils ne connaissaient pas les langues de travail des interprètes. Il n'existe, en définitive, pas de traces du passage d'une langue à l'autre des échanges entre les Espagnols et les Américains, comme par exemple des transcriptions des discours dans les langues de départ et d'arrivée, qui nous permettraient d'examiner précisément le travail des médiateurs linguistiques (Alonso, 2005).

Marina a suscité l'intérêt de certains chroniqueurs, comme Díaz Del Castillo, qui lui consacre un chapitre dans son *Histoire* (1632) de la Conquête. A l'inverse, elle n'est mentionnée qu'une fois sous la plume d'Hernán Cortés, de qui elle était selon toute vraisemblance très proche. De manière générale et malgré l'importance de son rôle dans cette période historique, Marina est peu présente dans les textes des personnes qui l'ont côtoyée (González Hernández, 2002). En

outre, il convient de considérer la biographie de la Malinche rédigée par Díaz del Castillo avec précaution. En effet, l'œuvre du conquistador est caractérisée par des tonalités épiques et par une forme de sympathie envers l'interprète ; il est probable que les faits historiques y soient teintés d'une part de fiction (*ibid.*). Ce portrait de Marina, considéré comme le plus complet écrit par un témoin de la Conquête, servira de base à plusieurs autres chroniqueurs et à des historiens qui rédigeront des versions romancées de la vie de l'interprète. La fictionnalisation de l'histoire de la Malinche atteindra d'ailleurs son apogée aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles (*ibid.*)

Dès lors, il ne semble pas évident de dégager les faits de la fiction dans les textes consacrés à la Malinche. González Hernández (2002) offre une lecture critique des sources primaires et secondaires consacrées à Marina, en séparant les faits proprement historiques de l'appropriation de la figure de la Malinche par des auteurs qui ont parfois modelé son histoire dans le but de servir une idéologie. Cet ouvrage réunit de nombreuses informations tout en signalant les contradictions qui, parfois, les parcourent. Il nous a aidé à établir une biographie de Marina qui soit la plus complète possible.

Nous proposons de commencer ce travail par une brève récapitulation des faits historiques concernant la période de la Conquête du Mexique. A partir de ce résumé, nous nous attacherons à interpréter le déroulement de cet événement à la lumière de l'œuvre de Todorov, *La Conquête de l'Amérique*. Nous pensons que cela nous permettra de « planter un décor » en signalant quelques raisons qui ont mené à l'avancée rapide des Espagnols dans leur entreprise. Nous pourrions ensuite nous intéresser à l'histoire de Marina, avant d'évoquer la manière dont elle a travaillé au service des Espagnols.

3. La Conquête du Mexique

3.1 Déroulement

Hernán Cortés est installé dans l'est de Cuba depuis 1511, année où il a pris part à la Conquête de cette île des Caraïbes aux côtés de Diego de Velázquez. Il est maire de la ville de Santiago. A la suite des voyages d'explorations de la pointe sud-est du Mexique entrepris notamment par Juan de Grivalja, Cortés est mandaté par Velázquez pour organiser sa propre expédition vers le Yucatán.

Cortés et ses hommes quittent l'actuelle île de Cuba en février 1519. Ils accostent sur les rives de l'île de Cozumel, située à quelques kilomètres à l'est du Yucatán. Ils apprennent que deux hommes espagnols, qui avaient participé en 1511 à une expédition de Juan de Valdivia censée rallier Saint-Domingue depuis la région du Darién, ont survécu au naufrage de leur navire et vivent sur l'île. L'un d'eux est Jerónimo de Aguilar, un frère franciscain originaire d'Ecija qui a été fait esclave par les Mayas (Bastin, 2003). Díaz del Castillo (2011) rapporte que Cortés, apprenant la nouvelle, envoie des messagers autochtones à leur rencontre, avec une lettre et de l'argent pour payer leur libération. Le deuxième survivant, Gonzalo Guerrero, refuse de rejoindre les Espagnols. Il a fondé une famille avec une habitante de l'île et jouit d'une situation sociale apparemment meilleure que celle de Jerónimo : « Gonzalo Guerrero le respondiô: Hermano Aguilar, yo soy casado y tengo tres hijos, y tiénenme por cacique y capitán cuando hay guerras. » (*ibid.*, p. 84). Jerónimo décide pour sa part de rejoindre la troupe de Cortés. Les Européens mettent ensuite le cap vers l'ouest et atteignent la région de Tabasco. Une rixe éclate avec des populations locales. Les Espagnols remportent la bataille et les autochtones décident de s'allier à eux, leur offrant plusieurs présents, dont vingt femmes esclaves parmi lesquelles se trouve Malinalli, qui sera rebaptisée Marina par les

Espagnols¹. Cortés et ses hommes arrivent ensuite à San Juan de Ulúa où ils rencontrent des émissaires de l'empereur Moctezuma II. Ces derniers demandent, en nahuatl, qui est le chef parmi l'armée de Cortés et Jerónimo, l'interprète, ne les comprend pas. C'est à cette occasion que Marina démontre qu'elle comprend à la fois nahuatl et maya : « y preguntan cuál era el tatuán, que en su lengua dicen el señor. Y doña Marina, que bien lo entendió, porque sabía muy bien la lengua, se le mostró a Cortés » (Díaz del Castillo, 2011, p. 118)

C'est ainsi que Marina débute son travail de médiatrice linguistique : pour permettre la communication entre Cortés et les hommes de Moctezuma, elle interprète les interventions des Aztèques en maya, puis Jerónimo transmet le fil de la communication du maya vers le castillan.

Cortés et les hommes de son expédition se mettent ensuite en marche vers Tenochtitlan. Ils concluent, en chemin, des alliances avec des autochtones de Cempoala et de Tlaxcala qui sont en conflit avec le pouvoir central. En octobre a lieu l'épisode de Cholula. Alors que les Espagnols se reposent dans cette ville dominée par les Aztèques, une habitante conseille à Marina de prendre la fuite, car les locaux prévoient d'attaquer les Européens par surprise. Selon les chroniqueurs espagnols, Marina a transmis ces informations à Cortés afin d'éviter la mort de ses hommes, au lieu de suivre le conseil qui lui avait été prodigué. Ces derniers décident de frapper en premier avec l'aide de leurs alliés et exécutent de nombreux habitants de la ville.

Les conquistadors continuent ensuite leur route et parviennent à Tenochtitlan le 8 novembre. Après des discussions pacifiques avec Moctezuma, les Européens décident, par peur que l'empereur ne s'en prenne à eux, de l'emprisonner. Cortés poursuit son exploration de la région, laissant une partie de son armée dans la capitale. Quelques semaines plus tard, le conquistador apprend qu'un soulèvement contre ses hommes restés à Tenochtitlan a eu lieu. Il regagne la capitale de l'Empire dans l'urgence. Le 30 juin, les Espagnols et leurs alliés sont chassés de la ville par les Aztèques. Ils se réfugient dans la région de Tlaxcala, où ils préparent une riposte contre Moctezuma. Pendant ce temps, les habitants de Tenochtitlan sont

¹ González Hernández (2002) consacre un chapitre de son livre aux différentes variantes du prénom de Marina. Il semblerait que son prénom de naissance fût Malina ou Malinalli. La forme « Malintzin » résulte de l'ajout du suffixe « -tzin » au prénom original. Ce dernier semble signaler l'origine noble de l'interprète. Finalement, le nom « Malinche » (ma.lin.tʃe) pourrait être le fruit de la prononciation espagnole de « Malintziné » ou « Malintzé », formes proches du nom que nous avons déjà signalé.

frappés par une épidémie de variole, maladie inédite sur leur territoire, transmise par les Européens. Beaucoup d'entre-eux perdent la vie. Les Espagnols concluent de nouvelles alliances avec des populations des alentours de Tenochtitlan et marchent vers la capitale qu'ils assiègent en mai 1521. En août, Cortés ordonne l'assaut final.

3.2 La Rencontre de deux mondes

La rapidité avec laquelle les troupes espagnoles ont fait tomber l'empire aztèque et se sont emparé des terres de la région a de quoi surprendre. En effet, il n'a fallu qu'un peu plus de deux ans (la conquête a eu lieu entre avril 1519 et août 1521 (González Hernández, 2002)) aux Espagnols pour parvenir à bout des résistances aztèques, alors qu'ils se trouvaient en notable infériorité numérique et qu'ils évoluaient sur un territoire qui leur était totalement inconnu (Todorov, 1982).

Nombreuses sont les raisons qui ont été invoquées pour expliquer ce fait étonnant. Toutes, comme l'indique González Hernández (2002), ne sont qu'en partie vraies, et peuvent même devenir fallacieuses lorsqu'elles sont manipulées dans une perspective idéologique. Nous pouvons cependant exposer ici quelques explications communément admises. Nous développerons surtout les analyses de Todorov, qui nous paraissent particulièrement pertinentes pour tenter de saisir certaines des différences culturelles qui existent entre les Européens et les Américains. Cela nous permettra à la fois de mieux comprendre le déroulement de la Conquête, et d'entrevoir également quelques-unes des difficultés fondamentales auxquelles Marina a fait face, en tant que médiatrice linguistique et culturelle de ces deux mondes.

Il convient de commencer par signaler que le territoire politique aztèque était fragile lors de l'arrivée des Européens. Cela est dû, d'une part, au fait que l'extension du pouvoir de Tenochtitlan ne commence qu'aux alentours des années 1430, suite à la prise, en 1433, de la ville d'Azcapotzalco, grâce à l'union des forces des villes-Etats de Tenochtitlan, Tezcoco et Tlacopán (González Hernández, 2002). Lors de l'arrivée des Espagnols, Moctezuma II exerçait son pouvoir sur 38 provinces. Celles-ci étaient tenues de verser des impôts au pouvoir central, souvent sous forme de produits issus de l'agriculture, mais n'étaient pas

toujours entièrement incluses, sur les plans politique et juridique, dans le giron de la capitale (*ibid.*). L'« Empire » aztèque est donc une forme d'Etat fédéral inégal, qui ne possède, *a fortiori*, pas d'unité culturelle ni linguistique – une grande variété de dialectes du nahuatl y sont parlées (Alonso, 2005). L'importante diversité des populations et la soumission de certaines régions à la capitale, perçue comme injuste, ont nourri une forme de ressentiment envers le pouvoir central (*ibid.*, Todorov, 1982). Dans cette perspective, pour ces populations, « [...] loin d'incarner le mal absolu, Cortés leur apparaîtra souvent comme un moindre mal, comme un libérateur, toutes proportions gardées, qui permet de rejeter le joug d'une tyrannie particulièrement haïssable, car toute proche » (Todorov, 1982, p.77) Dans certaines régions (notamment Cempoala et Tlaxcala, comme nous l'avons indiqué plus haut) Cortés jouera sur les frustrations des indigènes envers leur situation politique pour qu'ils s'allient à lui dans la lutte contre Moctezuma (*ibid.*).

Nous pouvons, en second lieu, mentionner l'organisation et la tactique de Cortés, qui se sont avérées très efficaces. Face à des peuples dont il ignore tout, l'Espagnol va tout d'abord consacrer son énergie à tenter de les comprendre. Todorov (*ibid.*) note que son premier but est de chercher quelqu'un qui puisse le renseigner – il trouvera Jerónimo de Aguilar. Dans la quête d'informations au sujet des terres qu'il découvre, l'aide de Marina sera déterminante. L'anecdote de Cholula, telle qu'elle est racontée par les chroniqueurs espagnols, nous semble exemplaire de l'aide que Marina a fournie aux Européens – nous aurons l'occasion d'y revenir. En somme, « la conquête de l'information conduit à celle du royaume » (*ibid.*, p.135). Mais Cortés ne se contente pas de maîtriser le « flux entrant » des informations. Le conquistador se montre intransigeant au sujet de l'image que lui-même et ses hommes renvoient aux populations autochtones. En maîtrisant son *ethos* et celui de son armée, Cortés cherche à conserver son ascendant sur les Américains. Il organise de véritables démonstrations de forces en se servant de la crédulité des autochtones (qui n'ont, par exemple, jamais vu de cheval ou d'arme à feu). Il veille également à entretenir la perplexité de l'empereur aztèque quant à l'accueil que ce dernier doit réserver aux nouveaux venus (*ibid.*, Alonso, 2005).

Il y a un autre paramètre, sans doute moins évident à cerner du point de vue historique, mais que Todorov s'attache à mettre en lumière dans son livre ; nous pourrions parler d'un facteur ou plutôt de facteurs d'ordre « culturels » qui expliqueraient en partie le comportement des Américains.

Il existe chez les Aztèques une conception particulière du déroulement du temps et des événements. D'une part, les jours de leur calendrier possèdent chacun leurs propres caractéristiques (ainsi, par exemple, le jour de la naissance d'un enfant détermine son futur) (Todorov, 1982). D'autre part, tout événement imprévu qui aurait lieu dans la structure temporelle que nous venons de mentionner est interprété comme un présage qui est généralement de mauvaise augure (*ibid*). En outre, les Aztèques ne cherchent que rarement à échapper au sort qui doit s'abattre sur eux. Ils sont, en définitive, plus habitués à interpréter les événements comme des indices de leur futur qu'à agir dans des situations concrètes :

L'interrogation caractéristique de ce monde n'est pas, comme chez les conquérants espagnols ou chez les révolutionnaires russes, de type praxéologique : « que faire ? » ; mais épistémique : « comment savoir ? ». Et l'interprétation de l'événement se fait moins en fonction de son contenu concret, individuel et unique, que dans l'ordre préétabli et à rétablir, de l'harmonie universelle. (*ibid.*, p.90).

Contrairement aux Européens qui ne conçoivent de communication que lorsqu'elle est inter-humaine, les Américains cultivent, eux, une forme de communication avec le monde (*ibid.*). Ils sont, en définitive, les maîtres de l'interprétation des signes, de la parole rituelle, mais se trouvent désemparés face à une situation aussi imprévisible que la rencontre avec les Espagnols. En outre, une conception de la guerre différente entre les deux camps découle de ces différences culturelles. Pour les Aztèques, la guerre est rituelle, orchestrée, ponctuée d'actes symboliques. En revanche, pour les Espagnols, elle est totale, agressive. Cette dernière méthode s'avère sans nul doute plus efficace et contribuera à la victoire des Européens (*ibid.*). Pris au dépourvu, ne sachant pas comment communiquer avec les étrangers, ne comprenant pas leur manière de se battre et peu coutumier de l'improvisation, Moctezuma ne parvient pas à agir de manière efficace ; c'est-à-dire qu'il ne parvient pas à se défendre contre les Européens.

4. La Malinche

Maintenant que nous avons brièvement exposé la chronologie des débuts de la Conquête du Mexique, et tenté d'expliquer, de manière résumée, quelques-unes des causes qui pourraient être à la base de la cinglante défaite essuyée par les Aztèques, nous pouvons nous pencher sur le personnage qui nous intéresse tout particulièrement dans le cadre de ce travail. Nous commencerons par proposer une biographie succincte de Malintzin. Ensuite, nous exposerons les raisons pour lesquelles Marina a décidé d'embrasser la cause des Espagnols. Enfin, nous tenterons d'évaluer quelle a pu être l'ampleur du travail de la Malinche dans la liaison entre deux cultures qui possèdent si peu de choses en commun.

Les preuves historiques qui pourraient formellement attester de l'origine sociale et géographique de Marina, ainsi que du début de sa vie, sont rares, et parfois contradictoires (González Hernández, 2002). Il en va de même pour sa biographie de l'après-Conquête. En définitive, nous pouvons affirmer que l'histoire bien connue de la vie de Marina se limite principalement à la durée de son contact avec les Espagnols (*ibid.*). Nous proposons ici de mentionner les éléments de sa biographie qui sont à notre disposition afin d'être ensuite en mesure d'analyser son rôle lors de la Conquête.

4.1 Malinalli, avant l'arrivée des Espagnols

Née en 1502 (Bastin, 2003) dans la région de Coatzacoalcos, probablement à Huilotlan (González Hernández, 2002), Malintzin est issue d'une famille noble. Díaz del Castillo raconte (2011), dans un chapitre entièrement consacré à la vie de Malintzin, que son père serait mort alors qu'elle était enfant et que sa mère se serait remariée avec un autre homme,

également cacique. De cette deuxième union serait né un fils, auquel le couple aurait décidé de léguer le territoire qu'ils gouvernaient, au détriment de Marina dont ils désirèrent se débarrasser :

« [...] hobieron un hijo y, según pareció, queríanlo bien al hijo que habían habido; acordaron entre el padre y la madre de darle el cacicazgo después de sus días, y porque en ello no hobiese estorbo, dieron de noche a la niña doña Marina a unos indios de Xicalango, porque no fuese vista, y echaron fama que se había muerto » (*ibid.*, p.116)

C'est ainsi que Marina serait devenue esclave et aurait été, au final, « offerte » à Cortés. Cette version a été reprise au pied de la lettre par plusieurs biographes de la Malinche. González Hernández (2002) met en doute la véracité totale du récit de Díaz del Castillo. Elle estime en effet que le chroniqueur a sans doute eu tendance à fictionnaliser la vie de la future médiatrice linguistique pour combler les lacunes de sa biographie. Elle considère en outre que l'influence très importante des romans de chevalerie dans l'Espagne de l'époque a sans doute inspiré Díaz del Castillo dans son travail de rédaction. Ainsi, l'histoire de la Malinche telle que racontée par le conquistador n'est pas sans rappeler la structure narrative de ce genre littéraire : les héros sont souvent issus de la noblesse, dont ils sont déçus dans leur enfance, étant élevés, à cause d'un coup du sort, par une autre famille que la leur. Ils tentent par la suite de reconquérir leur honneur et leur rang social grâce à des actions courageuses (*ibid.*) Les informations dont nous disposons nous signalent tout de même que Marina a été effectivement faite esclave, et qu'elle a vécu dans deux régions linguistiques différentes. C'est ainsi qu'elle a appris le maya chez ses maîtres de la région du Tabasco. En mars 1519, elle est offerte, avec 19 autres jeunes femmes, aux Espagnols qui viennent d'arriver dans la région.

4.2 Marina, *la lengua*

Comme nous l'avons déjà évoqué, lorsque Cortés et son armée arrivent dans la région du Yucatán, ils rencontrent Jerónimo de Aguilar, alors esclave d'un cacique sur l'île de Cozumel. Jerónimo avait fait naufrage en 1511. Ayant survécu, tout comme Gonzalo Guerrero, qui refusera de se ranger du côté des Espagnols, il avait été fait esclave et avait vécu huit ans parmi les Mayas. En 1519, Cortés le fait libérer. Jerónimo participe à son expédition et, fort de sa connaissance de la langue et de la culture maya, officie comme médiateur linguistique pour les Espagnols.

En avril 1519, les Européens atteignent San Juan de Ulúa. Ils sont approchés par des autochtones qui s'expriment en nahuatl, langue que Jerónimo ne connaît pas. C'est à ce moment que Marina aurait démontré ses connaissances en langue aztèque, qu'elle aurait traduit en maya (González Hernández, *ibid.*, Alonso, *ibid.*). Jerónimo s'est ensuite chargé d'interpréter les mots de Marina vers le castillan.

C'est ainsi (en « relais », selon notre terminologie actuelle) qu'ont travaillé Jerónimo et Marina, jusqu'à ce que cette dernière apprenne le castillan. Elle a ensuite travaillé directement avec Cortés, entre le nahuatl, le maya et l'espagnol (Alonso, 2005). Il est intéressant de noter que Marina a intégré la langue et la culture des Européens très rapidement. Son travail au service des Espagnols ira d'ailleurs au-delà de la traduction. Todorov (1982 : 131) signale que Marina « ne se contente pas de traduire ; [qu']il est évident qu'elle adopte aussi les valeurs des Espagnols, et contribue de toutes ses forces à la réalisation de ses objectifs » Marina s'avérera une alliée de poids, comme en témoignent certains épisodes de la Conquête. Elle occupera non seulement le poste de traductrice, mais également ceux de conseillère et de « diplomate ». Nous développerons plus tard notre analyse des diverses facettes du travail de la Malinche. Elle deviendra en outre l'amante de Cortés. Le couple donnera naissance à un fils, Martín, en 1522 (González Hernández, 2002).

4.3 La Malinche, après la Conquête

Les sources faisant mention de Marina après la période de la conquête sont rares. Nous savons qu'elle a accompagné Cortés lors d'une expédition au Honduras, en 1524. Elle épousera le capitaine Juan Jaramillo lors du voyage (González Hernández, 2002). Une fille, María, naîtra de leur union sur le chemin du retour vers le Mexique, en 1526. Les dernières années de la vie de Marina sont très peu documentées. La rareté de sources fiables a conduit de nombreux historiens sur de fausses pistes, selon González Hernández (*ibid.*). Il semblerait que Malintzin soit décédée quelques temps après son retour du Honduras. En effet, selon un document officiel rédigé en 1547, Jaramillo serait remarié depuis vingt ans, ce qui impliquerait que sa première épouse mourût en 1527.

Cette biographie étant établie, nous pouvons à présent nous intéresser plus précisément à la manière dont la Malinche a pris part à la Conquête en tant que médiatrice culturelle et linguistique. Dans la partie qui va suivre, nous tenterons de découvrir quelle a été sa place entre les deux cultures qui se rencontrent. Le positionnement de Marina nous semble en effet crucial pour mieux comprendre son rôle et son statut lors du déroulement de la Conquête, questions que nous aborderons ensuite.

4.4 Positionnement de Marina entre les deux mondes

Comme nous l'avons déjà évoqué, il semblerait que Marina ait très vite appris la langue espagnole (Gonzalez Hernandez, 2002). Plusieurs éléments nous amènent à penser qu'elle a également acquis une bonne connaissance de la culture des Européens (Alonso, 2005). Exception parmi l'immense majorité des autres interprètes de l'époque, qui étaient bien souvent sommés de s'acquitter de leur tâche sans véritablement connaître leurs langues de travail, Marina possédait non seulement un vaste savoir relatif aux langues et aux dialectes qu'elle utilisait, mais également aux moeurs et normes socio-culturelles de chaque camp (*ibid.*). Plusieurs épisodes tendent à démontrer qu'elle s'en est servie afin de garantir une communication visant à être efficace entre les deux parties. Par exemple, lors des baptêmes que les Espagnols imposaient aux Américains, Marina expliquait le sens de cette cérémonie

en transposant des concepts du christianisme à la religion locale, afin qu'elle soit mieux acceptée par les populations autochtones (Gonzalez Hernandez, 2002).

Elevée dans la culture aztèque, ayant par la suite vécu dans un contexte maya puis ayant appris la culture européenne afin de faciliter la communication entre les Espagnols et les Américains, Marina se situe au centre des différents protagonistes de la Conquête. Il convient également de rappeler qu'elle travaille entre deux groupes qui ignorent tout, ou presque, l'un de l'autre. Dans cette perspective, et en l'absence d'une autre personne connaissant les langues utilisées lors des rencontres entre les deux camps, la fidélité de ses interprétations ne pouvait pas être vérifiée. On pourrait même avancer que Marina avait plusieurs cartes en main pour agir sur le déroulement des événements selon sa volonté. Elle se trouve, d'une certaine manière, en position de force.

Il est souvent admis que Marina mettra cette force au service des Espagnols (Todorov, 1982, Alonso, 2005). Son comportement lors du massacre de Cholula, où elle a informé les Espagnols que les citoyens de la ville planifiaient un assaut contre eux dans le plus grand secret, semble illustrer cet argument. Un autre exemple qui étaye ce raisonnement (nous en aborderons d'autres plus tard) est celui de la capitulation de Moctezuma. En effet, une fois que les Espagnols se sont emparés de Tenochtitlan, ils se rendent au-devant de l'empereur aztèque afin de lui demander de se départir de son trône. Ayant traduit la demande des Espagnols, et devant y répondre par un refus de Moctezuma, Marina prend l'initiative de convaincre ce dernier avec ses propres mots et sa propre sensibilité (Todorov, 1982, González Hernández, 2002).

Gonzalez Hernandez (2002) semble nuancer une adhésion totale de Marina aux objectifs des Espagnols. L'auteure estime en effet que le plus vraisemblable est que la Malinche ait avant tout cherché à oeuvrer en faveur de ses propres intérêts. Il est possible que ceux-ci aient coïncidé avec ceux des Espagnols, et que Marina ait entrevu dans son rapprochement avec les conquistadors des possibilités d'ascension sociale et d'émancipation. D'autre part, il est probable que Marina ait cherché à répondre à un désir de vengeance envers les membres d'une culture au sein de laquelle elle avait été rendue esclave (Gonzalez Hernandez, 2002, Todorov, 1982).

En résumé, on peut donc affirmer, d'une part, que Marina semble avoir manifesté un intérêt soutenu pour la culture des Espagnols, qu'elle a rapidement intégrée. Le déroulement de la

Conquête semble, d'autre part, attester du fait qu'à plusieurs occasions, Marina a agi en faveur de la protection des conquistadors et de la réalisation de leur volonté.

5. Questions d'ordre linguistique

Nous avons vu la manière dont la Malinche, en tant que médiatrice linguistique et culturelle, s'est positionnée entre les deux mondes qui se rencontrent lors de la Conquête du Mexique. Nous désirons à présent nous pencher sur son rôle et son travail plus en détails. Nous aimerions commencer par nous interroger sur ce que suppose la tâche de médiateur linguistique entre deux cultures qui possèdent si peu de choses en commun. Nous pensons en effet que les difficultés ont dû être nombreuses, et nous aimerions signaler leur cause. Nous voudrions ensuite nous demander comment Marina a pu les surmonter, quel a pu être le cheminement de sa réflexion pour permettre aux deux camps de se comprendre. Finalement, nous reviendrons sur la biographie de la médiatrice en nous demandant si elle peut nous permettre d'expliquer, du moins en partie, la rapidité avec laquelle Malinalli a su assumer le rôle qui lui a été assigné.

5.1 Deux Langues sans lien

Comme nous en avons discuté plus haut, lorsque les Espagnols arrivent sur le continent américain, ils découvrent des terres et des peuples dont ils savent très peu de choses. Les Américains ignorent également tout ou presque des Européens et de leur culture (nous avons signalé que Cortés se sert d'ailleurs de l'absence de connaissance des autochtones comme d'un levier pour affirmer son autorité en jouant sur la peur). Les deux mondes qui se rencontrent ne partagent quasiment rien. En effet leurs moeurs, leur conception du temps, leur religion et (il convient de le mentionner dans la mesure où elle prend une part non négligeable de la rencontre qui nous intéresse) leur conception de la guerre, diffèrent radicalement.

En plus de cet éloignement culturel général, les langues utilisées par les deux parties sont totalement différentes. Ceci est en partie dû au fait qu'elles sont issues d'environnements différents et de sociétés dont l'histoire et le développement le sont également. Nous avons par exemple mentionné, au début de ce travail, que les autochtones américains n'avaient jamais vu de cheval ou d'arme à feu avant l'arrivée des Européens. Certains d'entre-eux ont même envisagé le cheval et son cavalier comme une seule créature : « E aquí creyeron los indios que caballo y el caballero eran todo uno, como jamás habían visto caballos. » (Díaz del Castillo, 2011 : 105). Cet exemple est illustratif de la brèche culturelle profonde qui existe entre les deux groupes d'individus qui se rencontrent. Il nous permet en outre de concevoir que cet éloignement culturel n'est pas sans conséquence sur les langues employées par les deux groupes. En effet, on peut sans doute affirmer que, lors de l'arrivée des Européens, le mot « cheval » n'a pas d'équivalent proche ou exact en langue aztèque ou maya. Cela découle du fait que cet animal n'est pas endémique de la région d'Amérique centrale où vivent les peuples aztèque et maya, et que ces derniers n'ont jamais eu besoin de le nommer. Il ne s'agit là que d'un exemple qui peut paraître trivial, mais nous estimons qu'il est représentatif de bien d'autres difficultés que Marina a sans doute dû surmonter pour permettre aux deux camps de communiquer. Comme le signale Bolívar Echevarría (*in* Glantz, 2001 : 174) « La Malintzin tenía ante sí el caso más difícil que cabe en la imaginación de una tarea de intérprete : debía mediar o alcanzar el entendimiento entre dos universos discursivos contruidos en dos historias cuyo parentesco parece ser nulo. »

Entre deux cultures si éloignées, le travail de la Malinche consiste avant tout à comprendre puis à faire comprendre. Jakobson (*in* Venuti, 2000) discute de l'importance du lien entre les mots et les objets qu'ils désignent et de la manière dont le passage d'un code linguistique à un autre peut influencer cette relation. Jakobson débute son texte en partant d'une assertion de Bertrand Russell. Ce dernier affirme que nul ne peut comprendre le sens d'un mot s'il n'a pas connaissance de ce que celui-ci désigne concrètement. Russell prend l'exemple du mot « fromage » et considère qu'une personne qui n'a jamais vu de fromage au cours de sa vie ne pourra comprendre ce que le nom « fromage » signifie. Jakobson nuance l'argument de Russell en avançant qu'il est possible, pour une personne n'ayant jamais vu de fromage, de comprendre le nom « fromage » et de conceptualiser cet objet, à condition qu'elle en comprenne la définition. Ainsi, si cette même personne sait qu'un fromage est une spécialité culinaire à base de lait caillé pressé, alors elle pourra comprendre le nom « fromage ». A la

lumière de ce développement, et si l'on reprend l'exemple que nous avons cité précédemment, nous constatons que Marina ne peut s'en remettre au lexique des langues américaines vers lesquelles elle traduit pour désigner un cheval. Elle peut cependant chercher à comprendre ce qu'est un cheval en déterminant qu'il s'agit d'un animal qui possède un certain rôle dans la culture espagnole. La deuxième partie de son travail consiste à tenter de trouver un nom désignant un animal équivalent dans les cultures américaines. Ce procédé de transposition a été utilisé par la médiatrice. En effet, comme nous l'avons signalé plus haut, Marina s'est par exemple servie de concepts propres aux religions américaines pour expliquer le sens des baptêmes chrétiens que les Espagnols ont imposé aux Américains.

5.2 Le Récit de Marina

Ces exemples peuvent également être analysés sous l'angle de la théorie du récit. Baker (2006) explore les outils de la théorie du récit et, partant de celle-ci, définit un cadre d'analyse de la traduction et de l'interprétation. Son travail s'intéresse tout particulièrement à la traduction lors de situations de conflits. Selon l'auteure, ce sont des récits qui forment les actes de communication de tout type, et, *in fine*, qui construisent les idées et les cultures. Dans sa classification des types de récits, Baker se penche notamment sur les récits « publics » : il s'agit d'histoires formées par plusieurs individus et qui circulent au sein de groupes sociaux déterminés comme les familles, les communautés religieuses, les nations, etc. Nous pouvons sans doute affirmer que, lors de la Conquête du Mexique, au moins deux grands récits publics ou collectifs, deux groupes de cultures, se rencontrent. Lors de l'épisode du baptême des Américains, l'interprète n'est pas en mesure de « traduire » les références et concepts de la religion chrétienne, inconnue des autochtones. Elle ne peut ni les garder tels quels, si elle veut que les locaux comprennent le sens de la cérémonie, ni les « transposer » entièrement dans le récit collectif des Américains, au risque de perdre la présence du christianisme dans son récit, alors que le but de la cérémonie est de *convertir* les Américains à une religion différente de la leur. Marina se trouve confrontée à la difficulté de créer un récit cohérent et signifiant entre deux cultures éloignées. En effet, comme le signale Baker, il est impossible d'élaborer

« [...] a coherent narrative – be it religious, anthropological or scientific – on the basis of a patchwork of elements from different narratives. A narrative consists of different parts that make up a whole, but the viability and coherence of that whole depends on how the parts 'mesh together', how they are 'made to live together' » (2006 : 62)

C'est donc la cohérence d'ensemble du récit de Marina qui, aux yeux des autochtones, donne du sens au baptême chrétien. Marina « importe » certains éléments de la religion chrétienne qui fait partie du récit des Européens dans le récit collectif des Américains. Mais par la suite, elle donne du sens à cet emprunt, grâce à des comparaisons entre les rites chrétiens et américains. Cet exemple témoigne de la construction par Marina d'un récit hybride, métisse, prenant appui sur une base commune aux deux cultures. Il témoigne, plus largement, de la portée symbolique du rôle de Marina :

« [...] elle est d'abord le premier exemple, et par là même le symbole, du métissage des cultures ; elle annonce par là l'Etat moderne du Mexique, et, au-delà, notre état présent à tous [...] Elle ne se soumet pas simplement à l'autre [...], elle adopte son idéologie et s'en sert pour mieux comprendre sa propre culture, comme en témoigne l'efficacité de son comportement » (Todorov, 1982 : 132)

En outre, le récit que bâtit Marina a un impact important sur l'écriture de l'histoire du conflit, comme le signale Baker :

« [...] native translators and interpreters, those who are hired locally, are invisible but important chroniclers of the war. [...] the local interpreters remain there throughout the war and provide the continuity of narration that ultimately makes it possible for others to write a history, a chronicle of the events and relationships that define the war » (2010 : 213)

En effet, étant la seule personne en mesure de permettre aux acteurs de la Conquête de communiquer, Marina participe à toutes les discussions entre les deux groupes. C'est sur ses traductions – ses récits – que se basent les chroniques de la Conquête, notamment celle de Díaz del Castillo. La contribution de Malintzin à la rédaction de cette histoire est d'autant plus importante que, comme nous l'avons signalé, elle est également conseillère de Cortés et de ses hommes. En les renseignant sur divers aspects de l'Empire aztèque, elle participe également à l'élaboration indirecte de l'écriture de l'histoire de la Conquête par les Espagnols.

5.3 Les Raisons d'une réussite ?

Voilà qui peut apporter un élément d'explication quant à la manière dont la Malinche a pu surmonter les défis concrets posés par l'éloignement des langues et des cultures entre lesquelles elle a tenté de jeter un pont. Nous aimerions, pour poursuivre cette partie consacrée aux difficultés linguistiques inhérentes au travail de la Malinche, nous demander s'il est possible d'expliquer comment cette dernière a été en mesure, d'une part, d'intégrer la culture européenne rapidement, et d'autre part, de trouver le moyen de surmonter les défis de la médiation linguistique entre les deux camps. Nous pensons que les raisons qui pourraient expliquer ce succès sont à chercher dans la biographie de Malinalli.

Lorsque les Européens demandent à Malintzin de permettre la communication avec des Aztèques pour la première fois, on pourrait penser que la médiatrice part de zéro. Il semblerait en effet qu'elle ait tout à apprendre : à la fois de la culture des Espagnols et de la manière dont elle peut « interpréter » ; c'est-à-dire dans ce cas, faire correspondre des concepts et des messages d'une culture dans une autre, sans que celles-ci n'aient jamais été en contact auparavant. Mais il nous faut rappeler qu'au moment où les Espagnols arrivent en Amérique, Marina avait déjà vécu au sein de plusieurs cultures. En effet, comme nous l'avons signalé dans la partie de ce travail consacrée à sa biographie, Malintzin a grandi dans un environnement aztèque avant de vivre dans un contexte maya. Elle maîtrisait donc au moins deux langues avant d'apprendre l'espagnol. On peut donc vraisemblablement imaginer qu'elle possédait une connaissance empirique des problèmes posés par la traduction et le passage d'une culture à l'autre. Le vécu de la Malinche pourrait, d'une part, avoir servi de terreau

propice à l'apprentissage d'une nouvelle langue, si éloignée des siennes fût-elle. Les chroniqueurs de l'époque manifestent d'ailleurs tous leur étonnement face à la rapidité avec laquelle Malintzin a appris l'espagnol (González Hernández, 2002). D'autre part, sans qu'elle n'ait forcément conscientisé cette question, l'habitude de passer d'une langue à une autre, le fait d'avoir appris des mots issus d'un lexique différent pour désigner des concepts déjà intégrés grâce à un premier code linguistique, pourraient lui avoir permis de surmonter certains des défis qu'implique le fait de traduire. Le bilinguisme de Marina, antérieur à l'arrivée des Espagnols, est sans doute l'une des raisons qui lui a permis de saisir très vite la nature de la tâche qu'elle a eu à effectuer au service des Européens.

En résumé, Marina s'est trouvée entre des représentants de deux cultures où elle n'a pas toujours pu emprunter des ponts existants pour permettre aux différents acteurs de la Conquête de communiquer. Sa tâche a également consisté à en bâtir : les mots d'une langue de départ ne possédaient pas toujours d'équivalent direct ou approximatif dans une langue d'arrivée et il lui a fallu tisser des liens entre les deux cultures afin qu'elles puissent se comprendre.

6. Marina, interprète ?

Comprendre et faire comprendre

Jusqu'ici, nous avons tenté de mettre plusieurs éléments en lumière : 1) Nous avons effectué un bref récapitulatif du déroulement de la Conquête du Mexique. 2) Nous avons cherché à démontrer que la culture européenne et les cultures américaines qui se rencontrent sont, à bien des égards, très différentes. 3) Nous avons proposé une biographie succincte de Malinalli. 4) Nous nous sommes demandés comment la médiatrice linguistique s'est positionnée entre le groupe des Européens et celui des Américains. 5) Nous avons finalement abordé la question linguistique, en nous interrogeant sur la manière dont Marina a pu permettre à des peuples aux langues et cultures si différentes de se comprendre.

Nous avons cru bon développer ces points afin de pouvoir aborder la question qui va suivre. En effet, nous aimerions à présent tenter de placer le travail de Marina dans l'histoire de l'interprétation. Nous intéresser à la manière dont elle s'est acquittée de sa mission permettra, selon nous, de mieux saisir certains des fondements de l'interprétation. Nous voulons cependant rappeler que notre idée n'est pas d'évaluer le travail de Marina comme celui d'un interprète actuel. D'ailleurs, les questions relatives à l'exécution exacte, à la fidélité et à la précision de son travail, par exemple, sont impossibles à vérifier. Cependant, au vu du déroulement des événements, il peut être intéressant de nous interroger sur l'efficacité de la médiation linguistique (González Hernández, 2002, Alonso, 2005). En d'autres termes : Malintzin a-t-elle aidé les Espagnols à parvenir à leurs fins ? La réponse semble être que oui, comme en témoignent toutes les sources disponibles, et même si l'impact de son travail sur le déroulement de la Conquête est là encore impossible à déterminer avec exactitude.

A partir de ce constat, nous désirons nous interroger sur la manière dont Marina a pu faire de sa médiation un succès. Pour ce faire, nous proposons de commencer par rappeler quelles ont été les conditions dans lesquelles Marina a été amenée à réaliser sa mission. Ensuite, nous tenterons de détailler les diverses facettes de son travail. Nous nous demanderons finalement si ces facettes sont constitutives du travail de l'interprète et, par corollaire, si elles sont toujours perceptibles à l'heure actuelle.

Commençons par rappeler les circonstances dans lesquelles Marina est amenée à travailler en tant que médiatrice linguistique. Premièrement, nous pensons qu'il convient de signaler à nouveau que Malinalli a été « offerte » comme esclave aux Espagnols. Nous pouvons donc affirmer que Marina travaille sous une forme de contrainte. Ces conditions de travail, caractérisées par la menace de l'emploi de la force, entre des représentants de sociétés qui jusqu'alors s'ignoraient et qui éprouvent une méfiance mutuelle ne sont évidemment pas sans conséquences sur la fidélité des interprétations de Marina (Alonso, 2005). Nous avons vu que Marina a sans doute cherché à oeuvrer en faveur de ses propres objectifs et que ceux-ci ont, à certains moments, correspondu à ceux des Espagnols. Mais au-delà de cette question, il apparaît clairement que Marina travaille au service des Européens avant tout ; nous avons déjà signalé la manière dont elle a négocié avec divers acteurs du camp opposé en faveur des Espagnols. Dans cette perspective, il semble évident que ses traductions visent moins à reproduire fidèlement et de manière impartiale le contenu des interventions des participants qu'à être efficaces dans la réalisation du projet de Cortés :

Hoy en día consideramos que una interpretación es de calidad cuando reproduce fielmente el sentido y la intención del discurso original y es capaz, además, de transponer a la lengua de llegada sus parámetros formales característicos (el estilo, el registro, la terminología). Pero ése no fue necesariamente el canon de traducción de la época. (Alonso, 2005 : 244)

Deuxièmement, rappelons que la médiatrice travaille entre deux langues et cultures éloignées qui n'ont jamais été en contact auparavant. En outre, personne n'est en mesure de vérifier le contenu des traductions de Marina. Finalement, nous tenons à souligner que les parties qui se rencontrent se trouvent en situation de conflit, bien que celui-ci soit discontinu et que tous les Américains ne se battent pas nécessairement avec les Espagnols. L'une des conséquences de

cette situation est que le travail de Marina, au-travers des récits qu'elle construit pour les Espagnols, a un impact concret et direct sur la prise de décision de Cortés et de ses hommes et donc, sur la tournure des événements. En effet, comme le rappelle Baker : « Translators and interpreters play a significant role in shaping the narratives, and hence the events, that define any war » (2010 : 217). D'autre part, les exigences des Espagnols amèneront Marina à outrepasser le rôle strict de médiatrice linguistique.

Le déroulement des événements, la volonté des Espagnols, la contrainte que subit Marina et, paradoxalement, la liberté dont elle jouit dans l'exécution de son travail qui ne peut pas être vérifié, l'amènent en effet à multiplier ses rôles pour atteindre les objectifs des Européens. D'ailleurs, Marina est fréquemment dépeinte dans plusieurs rôles sous la plume des chroniqueurs. López de Gomora signale par exemple qu'elle occupe les postes d'*interprète*, *messagère* et *secrétaire* de Cortés (González Hernández, 2002). En nous penchant sur les sources américaines et européennes, nous constatons que Marina se comporte tour à tour comme une conseillère, une espionne, une traductrice et une diplomate (*ibid.*). Nous avons déjà mentionné l'importance de son rôle lors du massacre de Cholula. Rappelons également que Cortés mettait un point d'honneur à obtenir un maximum d'informations au sujet de l'Empire aztèque (Todorov, 1982, Alonso, 2005). Ainsi, Marina lui a non seulement expliqué le fonctionnement de ce territoire politique, mais elle s'est également ingéniée à lui indiquer quelles étaient ses faiblesses et quels étaient les peuples qui percevaient une forme de rancœur vis-à-vis du pouvoir central. C'est elle qui, en usant de ses compétences de diplomate, a jeté les bases d'une alliance entre certaines tribus autochtones et les Espagnols contre le pouvoir central aztèque (González Hernández, 2002).

Evidemment, Marina agit dans une situation hors du commun ; une rencontre impromptue entre deux groupes qui ignorent tout l'un de l'autre et selon les paramètres d'une situation de conflit. En outre, on lui demande d'exécuter une tâche à laquelle elle n'a absolument pas été formée et qu'elle ne connaît, au-travers de son bilinguisme, que partiellement et de manière empirique. Les termes du « contrat » auquel elle est soumise ne sont par ailleurs pas clairs. Elle agit, en définitive, en ayant pour horizon les objectifs des Espagnols, mais de manière instinctive quant à l'exécution de sa tâche.

Dans cette réalisation instinctive du travail de médiatrice linguistique, étrangère à toute formation préalable, qui « part de zéro », en quelque sorte, nous pensons pouvoir déceler des caractéristiques du travail de l'interprète qui perdurent aujourd'hui. Les différentes facettes du

travail de la Malinche (messagère, conseillère, traductrice, diplomate) se complètent, selon nous. Elles permettent avant tout à Marina, au vu des circonstances, de mener à bien sa tâche. Cependant, nous pensons qu'elles sont aussi, à des degrés certes bien différents dans la pratique actuelle, constitutives du travail d'interprète.

Premièrement, l'histoire de la Malinche nous rappelle que l'efficacité de la communication dans une acte de médiation linguistique ne découle pas toujours de la transposition de mots d'un code linguistique dans un autre code linguistique. Une communication efficace implique, particulièrement dans le cas que nous traitons où les langues et les cultures se confrontent pour la première fois et sont très éloignées, de comprendre pour faire comprendre. En outre, la médiation est parfois réalisée moyennant une prise de distance par rapport au discours de base. Ainsi, Marina n'hésite pas, au fil de la Conquête, à s'approprier les interventions qu'on lui demande de traduire au point d'y ajouter des phrases qui visent à transmettre moins des mots que des intentions, dans la poursuite d'objectifs déterminés :

« Una lectura minuciosa de la crónica de Bernal Díaz permite apreciar cómo dentro del papel exclusivamente de intérprete desempeñando por Marina se produce una evolución desde lo que supondría una simple traslación lingüística (si es que ello es posible) hasta la acomodación de su discurso, ya de manera explícita, a las finalidades de la empresa de conquista y a las circunstancias por las que ésta atravesaba. Aparece reflejada la iniciativa propia de la intérprete que es parte interesada no en la exactitud de las palabras traducidas, sino en que éstas consigan el objetivo pretendido. » (González Hernández, 2002 : 226)

Marina outrepassa donc régulièrement son rôle de traductrice, prenant parfois l'initiative de traiter directement pour le compte des Espagnols, en se servant de ses connaissances et de sa sensibilité culturelle. Il s'agit pour elle d'endosser temporairement le costume de diplomate. A cet égard, l'un des exemples les plus édifiants est sans doute la scène de la capitulation de Moctezuma, où Marina joue un rôle déterminant en négociant directement l'abdication de l'empereur, après avoir constaté que le dialogue entre ce dernier et les Espagnols demeurerait infructueux.

Pour être en mesure d'exécuter son travail, Marina a dû mobiliser toutes ses connaissances des cultures qui se rencontrent lors de la Conquête. C'est là un deuxième enseignement que l'on peut tirer de son histoire : une bonne connaissance des cultures entre lesquelles travaille un interprète est centrale pour permettre une communication efficace. Marina semble déjà posséder de bonnes connaissances relatives aux deux cultures américaines dans lesquelles elle a baigné durant sa vie et ses connaissances de la culture espagnole semblent suffisamment détaillées pour lui permettre de traduire des concepts abstraits comme ceux touchant à la religion. En outre, l'ampleur de la distance entre les cultures américaines et espagnole implique une divergence importante au niveau des normes sociales qui régissent la conversation (conventions, langage non-verbal). Pour éviter de rompre la communication entre les deux groupes, le savoir relatif à la culture européenne de Marina s'avère fondamental (Alonso, 2005).

En définitive, le contexte a déterminé le déroulement du travail de Marina. L'urgence de la situation et sa soumission aux Espagnols l'ont poussée à oeuvrer en faveur de leurs objectifs, de diverses manières. Nous avons vu que son rôle comportait une tâche générale : celle de médiatrice linguistique. Mais nous avons également constaté que plusieurs sous-tâches (diplomate, conseillère et messagère) étaient nécessaires pour lui permettre d'effectuer son travail. Celui-ci a mené Marina à mobiliser ses connaissances et à en acquérir de nouvelles au vu du fossé culturel séparant les deux groupes d'acteurs du conflit.

Aujourd'hui encore, alors que la pratique de l'interprétation de conférence est balisée par des règles clairement établies (conditions de travail, tâche à effectuer) ainsi que, pour la simultanée, par l'espace où elle est pratiquée (la cabine est un lieu clos, placé en retrait des discussions des orateurs qui n'interagissent pas avec les interprètes), certaines formes d'interprétation sont réalisées dans des cadres moins bien définis. C'est notamment le cas de l'interprétation humanitaire ou de l'interprétation en zone de conflit. Dans les deux cas, les interprètes se trouvent sur le terrain au contact des parties prenantes et il n'est pas rare que qu'ils soient amenés à outrepasser leur rôle de médiateur strictement linguistique. Cela peut sans doute en partie s'expliquer par le fait que les interprètes en zone de conflit ne sont pas tous des professionnels (Ruiz Rosendo et Persaud, 2016) et qu'ils ne possèdent pas forcément les compétences requises pour interpréter de manière adéquate. Leur absence de formation au métier d'interprète pourrait impliquer une méconnaissance des limites de leur rôle dans la pratique. Ce manque de connaissances concerne parfois également les langues et les cultures

entre lesquelles ils officient (Baker, 2014). Cela peut avoir un impact particulièrement dommageable dans la qualité de leur travail, d'une part parce que les interprètes en zone de conflit ont une responsabilité importante dans la narration du conflit et son déroulement (*ibid.*), et d'autre part parce que leur tâche demande certaines compétences particulières :

« Although the fundamental role of interpreters is to facilitate communication, the role of interpreters in conflict mediation and third-party intervention often goes beyond the usual role and skills needed by interpreters in other situations. Interpreters in conflict mediation need to be more sensitive to the background situation and to emotions, and they need to be able to sense perceptions and feelings. They also need to help the mediator create trust and open communication and understand cultural differences and emotions » (Ruiz Rosendo et Persaud, 2016 : 25)

Contrairement aux interprètes qui exercent sur le terrain à l'heure actuelle, Marina semble contribuer ouvertement à la réalisation des objectifs de l'un des groupes acteurs du conflit. L'éloignement des discours originaux et les initiatives prises par Marina de manière autonome ne seraient d'ailleurs absolument pas tolérées aujourd'hui (Alonso, 2005). Cette distance sur le plan des mots cherche cependant à traduire la volonté des Espagnols. De fait, à un degré différent, la manière dont les interprètes se distancient et s'approprient les discours sur lesquels ils travaillent constitue un dilemme qui est toujours d'actualité.

Bien que les circonstances de la Conquête aient été particulières, l'histoire de Marina nous rappelle certains paramètres qui s'avèrent fondamentaux à la pratique de l'interprétation. En effet, loin de se cantonner aux seules connaissances linguistiques, le travail de l'interprète, en cabine ou sur le terrain, est le fruit de plusieurs composantes. Il implique que l'interprète connaisse les cultures qui sous-tendent ses langues de travail afin de pouvoir garantir une bonne communication entre les parties. Il implique de saisir les intentions des orateurs ; cela passe par une bonne compréhension des contextes politiques et des enjeux diplomatiques à l'oeuvre. Il implique, au fond, d'être en mesure d'expliquer le sens du discours source. De comprendre pour faire comprendre. Nous pensons que le fait que Marina mette en pratique

ces « règles » de manière instinctive nous indique qu'elles sont constitutives du travail de l'interprète.

7. Conclusion

« Marina, nuestra lengua »

L'histoire de Marina est intéressante à bien des égards. Elle ne touche pas uniquement à l'histoire de l'interprétation. Elle questionne l'identité d'une partie de l'Amérique latine et, sans doute, l'identité en général. En outre, la période dans laquelle elle s'inscrit est une charnière de l'histoire occidentale durant laquelle s'est déclenchée ce que l'on pourrait appeler une « première mondialisation ». La conquête de l'Amérique par les Européens a en effet généré une quantité importante et inédite d'échanges – inégaux – notamment sur les plans économique et culturel, entre deux régions très différentes.

Au-travers de ce travail, nous avons exploré un contexte qui peut nous paraître lointain. Nous avons tenté de concevoir comment il a pu être possible de permettre la communication entre deux groupes humains qui ne se connaissaient pas et possédaient des cultures très éloignées. Nous avons analysé, en somme, l'exécution d'une forme d'interprétation à partir de zéro. Nous nous sommes attachés à expliquer quels ont été les dynamiques sous-tendant les stratégies mises en oeuvre par Marina, de manière instinctive, pour aider les deux parties à se comprendre. Il nous a semblé que certaines de ces dynamiques, sous des formes différentes, continuent de caractériser le travail des interprètes à l'heure actuelle. Nous sommes donc parvenus à la conclusion que si elles avaient traversé les siècles, c'est qu'elles étaient nécessaires à la réalisation de l'interprétation.

Depuis le XVI^{ème} siècle, le cadre et les conditions de travail des interprètes ont évolué. D'un côté, l'interprétation de conférence a vu l'apparition de la simultanée lors du procès de Nuremberg et cette dernière est devenue le mode de travail le plus fréquemment utilisé à l'heure actuelle. En outre, l'interprétation de conférence est désormais une profession

institutionnalisée, réglementée et enseignée. D'un autre côté, certaines pratiques de l'interprétation, notamment en zone de conflit, n'ont pas toujours bénéficié de changements semblables. Dans de tels contextes, les interprètes ne sont pas forcément formés correctement et leur tâche n'est pas toujours précisément définie. Certains facteurs comme les ressentis des orateurs et leurs différences culturelles sont d'une importance capitale en situations de conflit où les tensions entre les camps sont évidentes et où les enjeux peuvent être lourds.

Néanmoins, tous les interprètes, sur le terrain ou en cabine sont amenés à devoir saisir certains de ces paramètres qui dépassent parfois les mots utilisés par les participants. Phénomène humain avant tout, la production verbale est en effet le fruit de l'ambiguïté qui caractérise tout ce qui la sous-tend et la précède : nos désirs, nos ressentis, nos rapports sociaux et ceux que nous entretenons avec notre culture et celle des autres. Cette ambiguïté, parfois conflictuelle, nous pensons que Malintzin en est le symbole.

8. Sources

Alonso, I. (2003). Ficción y representación en el discurso colonial: el papel del intérprete en el “Nuevo Mundo”. In R. Muñoz Martín (Ed.), *I AIETI. Actas del I Congreso Internacional de la Asociación Ibérica de Estudios de Traducción e Interpretación* (pp. 407-419). Grenade, Espagne : AIETI.

Alonso, I. & Baigorri, J. (2004). Iconography of interpreters in the conquest of the Americas. *TTR: Traduction, Terminologie, Rédaction*, 17(1), 129-153. DOI: 10.7202/011976ar

Alonso, I. & Baigorri, J. (2002). La mediación lingüístico-cultural en las Crónicas de la Conquista: reflexiones metodológicas en torno a Bernal Díaz del Castillo. In A. B. Espina Barrio (Ed.), *Actas del VI Congreso Internacional de Antropología Iberoamericana « Cronistas de Indias »* (pp. 159-168). Salamanque, Espagne : Université de Salamanque.

Alonso, I. (2005). *Intérpretes de Indias. La mediación lingüística y cultural en los viajes de exploración y conquista: Antillas, Caribe y Golfo de México (1492-1540)*. Thèse de doctorat, Université de Salamanque.

Alonso, I. (2008). Historia, historiografía e interpretación. Propuestas para una historia de la mediación lingüística oral. In L. Pegenaute, J. Decesaris, M. Tricás, & E. Bernal, (Eds.) *Actas del III Congreso Internacional de la Asociación Ibérica de Estudios de Traducción e Interpretación. La traducción del futuro: mediación lingüística y cultural en el siglo XXI* (pp. 429-440). Barcelone, Espagne : PPU.

Baker, M. (2006). *Translation and conflict : A narrative account*. New-York, Etats-Unis : Routledge.

Baker, M. (2006). Contextualization in translator- and interpreter- mediated events. *Journal of Pragmatics* 38, 321–337. DOI : 10.1016/j.pragma.2005.04.010

Baker, M. (2010). Interpreters and Translators in the War Zone, *The Translator*, 16(2), 197-222. DOI: 10.1080/13556509.2010.10799469

Bastin, G. (2003). Por una historia de la traducción en Hispanoamérica. *Íkala*, 8(14), 193–217. Téléchargé à l'adresse : <http://www.histal.ca/wp-content/uploads/2011/08/Bastin-historiatraduccionHispanoamerica.pdf>

Díaz del Castillo, B. (2011). *Historia verdadera de la conquista de la nueva España*. Edición, estudio y notas de Guillermo Serés. Madrid, Espagne : Real Academia Española.

Glantz, M. (Ed.) (2001). *La Malinche, sus padres y sus hijos*. México, Mexique : Santanilla Ediciones Generales.

González Hernández, C. (2002). *Doña Marina (La Malinche) y la formación de la identidad mexicana*. Madrid, Espagne : Ediciones Encuentro.

Pöchhacker, F. (2004). *Introducing interpreting studies*. Londres, Royaume-Uni : Routledge.

Ruiz Rosendo, L. & Persaud, C. (2016). Interpreting in conflict zones throughout history. *Linguistica Antverpiensia, New Series: Themes in Translation Studies*, 15, 1–35. Téléchargé à l'adresse : <https://lans-tts.uantwerpen.be/index.php/LANS-TTS/issue/view/17>

Todorov, T. (1982). *La conquête de l'Amérique*. Paris, France : Editions du Seuil.

Venuti, L. (Ed.) (2000). *The translation studies reader*. New-York, Etats-Unis : Routledge.